

## ENTRETIEN

### Muguraș CONSTANTINESCU<sup>1</sup> avec Nicolas FROELIGER

Nicolas Froeliger est diplômé de la vénérable Ecole supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) de Paris III, titulaire d'un doctorat en littérature américaine sur Thomas Pynchon à la même Université Paris III – Sorbonne Nouvelle et enfin d'une habilitation à diriger des recherches en traductologie à l'Université Stendhal, Grenoble III.

Après son DESS de traduction, il a commencé par la pratique de la traduction pragmatique, période dans laquelle il a fondé une société de traducteurs nommée « Architexte » ; riche d'une expérience de 17 années et d'environ 20 000 pages traduites et 30 000 relues, il a continué par l'enseignement de la même traduction à l'Université de Paris Diderot, où il est aujourd'hui co-directeur du master ILTS (Industrie de la langue et traduction spécialisée).

Il s'est imposé assez vite comme un traductologue préoccupé par les métiers de la traduction, notamment celui de traducteur pragmatique et par la place du traducteur « au coeur de la traductologie ». Il résume son parcours assez surprenant avec humour, en se présentant comme « un praticien devenu enseignant, puis chercheur » et, pourrait-on ajouter, formateur de traducteurs.

Soucieux de l'évolution des formations en traduction ainsi que de la coordination de la recherche dans ce monde, il est également président depuis 2014 de l'AFFUMT (Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction) et codirecteur du Centre d'études de la traduction (CET), créé en 2010 au sein de l'Institut des humanités de Paris.

Parallèlement à son parcours de traducteur, enseignant et, finalement, chercheur, Nicolas Froeliger a à son actif une impressionnante liste d'articles et de communications qui portent sur une problématique très vaste concernant la traduction pragmatique : localisation/délocalisation, métiers et technologies de la traduction, terminologie : « De la localisation à la délocalisation : le facteur local en traduction » (avec Jean-René Ladmira), introduction au numéro 55[4] de la revue *Meta, le Journal des traducteurs*, décembre 2010, pp. 615-625 ; « Dompter le malentendu : les tâches de la traduction professionnelle » in *Le métier de traducteur en Europe aujourd'hui*,

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

*Tribune internationale des langues vivantes*, 2004, n°34 ; « Point et mise en garde sur les technologies dans les métiers de la traduction », contribution au colloque *Le multilinguisme dans l'Union Européenne*, Université Paris I, Panthéon Sorbonne, sous la direction d'Isabelle Pingel, Paris, le 8 décembre 2014 etc.

Il est en même temps organisateur d'importantes manifestations scientifiques centrées sur les aspects essentiels ou sensibles de la traduction pragmatique : *Tralogy : Métiers et technologies de la traduction, quelles convergences pour l'avenir ?*, organisé par l'AFFUMT, l'INIST (CNRS), la Direction générale de la traduction (Commission européenne), la SFT et l'IMMI à Paris, 2011 et 2013 ; *Quo vadis terminologia*, en hommage à John Humbley, 18-20 février 2015, Université Paris Diderot ; *Traduction et innovation*, Centre d'Études sur la Traduction (Institut des humanités de Paris) et Center for Translation Studies (University of Illinois at Urbana-Champaign), 10-12 décembre 2012.

Sa réflexion en traductologie se focalise souvent sur des aspects peu explorés du traduire. À titre d'exemple, on peut dénombrer un article sur l'erreur, un autre sur la nuance, un autre sur le tournant culturel dans la traduction pragmatique : « Felix culpa : congruence et neutralité dans la traduction des textes de réalité », *Méta, journal des traducteurs*, Presses de l'Université de Montréal, volume 49, n°2, juin 2004, pp. 236-246 ; « Le problème de la nuance en traduction pragmatique », *Traduire* (revue de la SFT), n°318, septembre, pp. 77-93 ; « Sommes-nous des laquais de l'impérialisme ? De l'apport du tournant culturel en traduction pragmatique », colloque *Traduction et innovation* organisé par le Centre d'études de la traduction de l'Université Paris Diderot et le Center for Translation Studies de l'Université d'Urbana/Champaign, Paris, 13-15 décembre 2012.

Nicolas Froeliger est également l'initiateur de manifestations organisées désormais en collaboration avec d'autres partenaires comme l'ESIT, la Société française des traducteurs (SFT) et, depuis quelques années, la Faculté de traduction et d'interprétation (FTI) de l'Université de Genève et l'Institut supérieur de traducteurs et interprètes (ISTI) de Bruxelles, manifestations intitulées *Traductologie de plein champ*. Ces colloques à plusieurs volets convoquent à la réflexion, en égale mesure, des théoriciens et des praticiens de la traduction sur des problématiques des plus diverses et très stimulantes comme *traduire pour le grand public, les zones d'incertitude en traduction*, ou *le désir de traduire et la légitimité du traducteur*.

L'ouvrage qui synthétise et précise encore les idées les plus importantes du traductologue s'intitule, avec une expression bien trouvée, *Les Noces de l'analogique et du numérique. De la traduction pragmatique*, Paris, Les Belles lettres, collection « Traductologiques », avec une préface de Jean-René Ladmiral, 2013. Il vient combler une lacune dans la traductologie

contemporaine, préoccupée d'abord et surtout par la traduction littéraire et ignorant la traduction pragmatique, contrainte à trouver en elle-même ses principes théoriques.

S'appuyant sur un grand nombre d'exemples décortiqués et analysés avec finesse et subtilité, Nicolas Froeliger cherche et trouve les réponses pour des questions concernant la place du traducteur dans la chaîne de communication, le différentiel des savoirs entre l'auteur et le traducteur, l'emploi (intelligent) de la terminologie et de la rhétorique, le passage (avec agilité) d'un domaine de spécialité à un autre. Sa conclusion va dans le sens d'une systémique de la traduction pragmatique, qui retrace les invariants des systèmes structurant les différents domaines de la connaissance et où la révision, comme étape finale, joue un rôle conséquent.

Malgré ses nombreuses responsabilités administratives et les diverses urgences professionnelles qui le tiraillent, Nicolas Froeliger a eu la gentillesse et la disponibilité de nous parler de son parcours, de ses préoccupations scientifiques et de nous éclairer sur les arcanes de la traduction pragmatique.

*M.C. : Je vous remercie tout d'abord d'avoir accepté cet entretien. Ma première question porte sur votre formation, en étroit rapport avec votre expérience professionnelle. Vous semblez hésiter d'abord entre une formation traductologique et une littéraire, ensuite entre une pratique traduisante et une pratique enseignante. Le fait d'enseigner la traductologie à Paris Diderot (anciennement Paris 7), dans le cadre d'un master qui forme des traducteurs, est-il une façon de concilier les différentes tendances de votre parcours ?*

N.F. : À vrai dire, il n'y a ni préméditation ni véritable hésitation : plutôt des voies que j'ai d'abord voulu parallèles, et qui en sont venues à se rejoindre. J'ai d'abord souhaité réaliser une thèse en littérature américaine pour me changer les idées de mon quotidien de traducteur pragmatique : un acte gratuit, en quelque sorte, mais qui m'a été utile par la suite. Je m'étais d'ailleurs lancé pour défi de ne jamais y parler de traduction. De même, c'est essentiellement par hasard que j'en suis venu à donner des cours, même si c'est un heureux hasard. Et j'ai poursuivi parce que j'avais l'impression que cela m'aidait à mieux traduire. C'est seulement dans un second temps que j'ai eu l'idée de proposer de nouveaux cours, et de réfléchir à ma pratique traduisante, ainsi qu'à celle des autres, ce qui a à son tour enclenché une réflexion sur la recherche. Mais la convergence avec la littérature – et j'insiste, avec la littérature et non avec la traduction littéraire, dans laquelle je ne me sens pas totalement compétent – n'est venue que beaucoup plus tardivement, au moment de mon habilitation à diriger des recherches, lorsqu'il a fallu dégager une cohérence dans cette démarche d'ensemble.

M.C. : *Votre formation littéraire émerge dans vos articles et études, à travers des exemples, des citations, des allusions, des exergues parfois très subtiles ; cette formation contribue-t-elle à l'intérêt que vous accordez aux sciences humaines et à leur convergence avec les sciences exactes ?*

N.F. : J'ai à vrai dire eu la chance de travailler, pour ma thèse, sur les romans de Thomas Pynchon, auteur qui se sert énormément des sciences et techniques dans son écriture littéraire. C'est donc à cette époque, la traduction technique qui m'a aidé à mieux comprendre l'écriture littéraire. Par ailleurs, je ne suis pas certain que, pour un traducteur pragmatique, la différence soit si nette que cela entre littérature, sciences humaines et sciences exactes : une traduction pragmatique, après tout, est aussi un objet linguistique, et à ce titre relève des sciences humaines, quel que soit le domaine de spécialité qu'elle aborde. Quant à la littérature, c'est un fabuleux réservoir d'outils intellectuels mémorables, qu'on peut donc appliquer où bon nous semble. Pour moi, la césure majeure passe plutôt entre traduction pragmatique et traduction littéraire. Ce qui ne veut pas dire que ces deux domaines n'ont rien à échanger entre eux.

M.C. : *Vous enseignez à vos étudiants une discipline plutôt rare, notamment la « culture générale de la traduction ». Qu'est-ce qu'elle suppose, cette culture générale, pour ainsi dire, assez particulière ?*

N.F. : Ce cours est né de plusieurs injonctions. Premier paramètre, il s'adresse en majorité à de futurs traducteurs, mais pas en totalité. Ensuite, il part de l'observation que la traduction est omniprésente, par ses productions, dans la société, tout en étant dans une large mesure occultée et méconnue. Enfin, il me semblait nécessaire de faire comprendre aux étudiants que la traduction n'est pas un fait de nature, mais un fait de culture : sa définition, ses processus, ses productions varient dans le temps, dans l'espace et selon les destinataires. Il s'agit donc d'aborder la traduction dans une perspective historique, puis d'en présenter les principales théories, avant de broser un tableau de pratique contemporaine sous différents angles. Les aspects plus pointus, et réellement professionnels, seront ensuite abordés l'année suivante, pour les étudiants qui auront choisi de se spécialiser en traduction.

M.C. : *En tant qu'initiateur des Journées de traductologie de plein champ, je vous prie de nous raconter un peu leur histoire : création, épanouissement, perspectives...*

N.F. : L'expression *traductologie de plein champ* est née d'une remarque de la fondatrice du master professionnel que je dirige aujourd'hui, Claudie Juilliard : « On ne fait pas de terminologie hors-sol ». Ce par quoi elle voulait dire que la terminologie doit se fonder avant tout sur l'étude des textes, des corpus. J'ai appliqué cette remarque à la traductologie, en me servant des essais de plein champ, qui sont pratiqués pour les nouvelles semences, et qui s'opposent à ceux pratiqués en laboratoire. Traductologie de plein champ veut donc dire une traductologie qui tienne compte des professionnels, des enseignants, des chercheurs, et de ceux qui exerceront plus tard l'une ou l'autre de ces fonctions, c'est-à-dire les étudiants – en cherchant à répondre aux questions qu'ils se posent. Il s'agissait de rompre avec ces colloques, très souvent fort intéressants, mais sans aucun contact concret avec la pratique. C'était donc pensé comme un moyen de réduire la traditionnelle opposition entre traductologues et traducteurs. Le projet était également de publier les résultats de nos travaux assez rapidement après ceux-ci. Nous avons commencé à l'échelle de mon université, avant d'élargir la problématique à d'autres, via notamment une association avec Jean-René Ladmiral, une autre avec l'ESIT, et, pour les deux dernières éditions, un colloque international à cheval sur trois villes, Paris, Genève et Bruxelles, en association avec Christian Balliu, de l'ISTI (Bruxelles), et Lance Hewson, de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève. Nous avons bien intention de poursuivre sur ce modèle.

M.C. : *Les problématiques proposées par les Journées de la traductologie de plein champ sont diverses, toujours incitantes, souvent inédites. Elles se placent sous le signe du concret, d'une pratique « sur le terrain ». Comme il s'agit toujours des activités conçues et organisées à plusieurs, à qui revient la paternité des thématiques proposées ?*

N.F. : Les thématiques émergent très souvent d'un contexte, de discussions avec des professionnels ou d'autres traductologues : ça a été le cas de la deuxième édition, sur la normativité, et de la troisième sur la relation entre localisation et délocalisation. L'idée de la quatrième, *Désir de traduire et légitimité du traducteur*, a été soufflée par Richard Ryan, de l'Université de Clermont-Ferrand. D'autres, comme *Traduire pour le grand public* ou les *Zones d'incertitude en traduction*, sont dus à ma seule imagination, mais il est aussi arrivé que je me contente de mettre en forme les idées des autres. Pour la prochaine édition, dont nous n'avons pas encore fixé la date, c'est Lance Hewson qui a proposé la thématique : *La traduction contrainte*.

M.C. : *Votre qualité de membre du Pôle Égalité femmes-hommes de l'Université Paris Diderot se reflète-t-elle dans votre pratique traduisante, dans*

*l'enseignement que vous dispensez ? Accordez-vous une attention particulière à l'expression du féminin dans le texte traduit ? Est-ce que cela frise parfois le « politiquement correct » ?*

N.F. : Ma réponse, je le crains, va vous décevoir. Je pense que la question de l'égalité entre hommes et femme est une question citoyenne, ainsi qu'une préoccupation traductologique, mais qu'elle n'a pas forcément à déboucher sur des recommandations dans la pratique de la traduction pragmatique. Je m'explique : on traduit toujours pour un demandeur, et l'on doit, par prudence produire un texte qui réponde à son horizon d'attente, y compris sur le plan stylistique. En pratique, cet horizon d'attente est assez généralement conservateur vis-à-vis de la langue. Oui, dans ces conditions, la traduction pragmatique frôle le politiquement correct, mais pas dans un sens qui ferait apparaître davantage le féminin dans la langue, bien au contraire. Ce qui n'empêche pas par ailleurs de vouloir faire avancer cette thématique dans la société en général. Ni bien sûr d'en traiter en traductologie. Mais ma pratique traduisante n'a pas pour visée de « faire apparaître le féminin dans le langage », comme le dit Suzanne de Lotbinière-Harwood. Je pense en revanche qu'il est important que les hommes se posent cette question, qui n'a pas à être traitée exclusivement par des femmes, dès lors qu'on se place dans une perspective universaliste.

*M.C. : Vous parliez quelque part du traducteur vu comme un personnage « baroque ». Cette épithète, que je trouve plutôt valorisante, vous convient-elle en tant que traductologue ?*

N.F. : À titre personnel, je pense qu'on a souvent une mauvaise image du baroque, que l'on a tendance à confondre avec le rococo. Si être baroque, cela signifie le refus de l'unidimensionnalité, une forme de confusion entre éléments porteurs et éléments de décoration, un rapport complexe entre intériorité et extériorité et l'idée que le monde est foisonnant, alors oui je pense que cela correspond assez bien à ce que sont les traducteurs, même si leur ambition, sur le plan stylistique, du moins en traduction pragmatique, est essentiellement moderne.

*M.C. : Dans vos écrits vous faites un véritable éloge de l'erreur dans la traduction pragmatique ; selon vous, « l'erreur est un instrument de choix » dans l'enseignement de la traduction, elle peut être source de créativité, elle peut être salutaire... En quoi, pour vous, l'erreur est un bonheur ?*

N.F. : C'est une mauvaise habitude, en particulier française, de considérer que l'erreur est condamnable et doit être punie en toutes

circonstances. J'ai montré dans certains thèmes de mes recherches que l'erreur en traduction peut être créatrice, et qu'elle est un moyen pédagogique extrêmement utile pour avancer vers une meilleure compréhension des démarches, et donc des résultats plus efficaces. La conscience de l'erreur, c'est un peu l'émergence de la responsabilité. En effet, elle nous oblige à nous positionner, à réfléchir aux processus intellectuels par lesquels on est arrivé à une solution erronée, et aux moyens de corriger cette imperfection : c'est un excellent outil heuristique, et donc pédagogique. À l'opposé, on n'a finalement que peu de choses à dire d'une traduction qui serait en tout point excellente.

Quant à la traduction parfaite, j'ai un petit peu de mal à y croire. Je pense au contraire qu'il faut renoncer à la perfection pour produire des traductions qui soient acceptables. Voilà où est le bonheur – et la perspective de durer dans la profession.

*M.C. : Pour rester dans l'éloge, en quoi la méconnaissance du traducteur vous semble-t-elle utile à la traduction ? Jusqu'où doit aller le savoir spécifique du traducteur pragmatique pour tel ou tel domaine ? Autrement dit, jusqu'où peut aller (trop loin) la connaissance/méconnaissance d'un traducteur du domaine dans lequel il traduit ?*

N.F. : Je pense que s'il n'y avait pas de méconnaissance, il n'y aurait pas de traduction, tout simplement parce qu'il n'y aurait pas besoin de traduire. Je pense également que s'ils savaient tout de leurs domaines de spécialité, les traducteurs ne seraient plus des traducteurs : ils seraient des spécialistes du domaine tout court. En corollaire, je doute qu'un traducteur qui veuille rester traducteur puisse en savoir un jour aussi long que les spécialistes auxquels il a affaire. Sa compétence est ailleurs : dans la maîtrise de l'expression et des moyens de communication. Il doit donc avoir une bonne appréhension du domaine dans lequel il traduit, en s'aidant de la recherche documentaire et terminologique, des corpus, des contacts avec les spécialistes etc. En revanche, il n'a pas à entrer en concurrence avec ses interlocuteurs : il doit au contraire faire comprendre qu'il est en mesure de procurer un service que ces spécialistes sont incapables d'effectuer par eux-mêmes. C'est de cette manière qu'il peut être respecté, et donc écouté. Dans la chaîne de communication, il faut délimiter précisément les responsabilités de chacun.

*M.C. : Qu'est-ce qui fait la différence entre la traduction au service de l'intention de l'auteur, où le texte de départ n'est pas intouchable, et la réécriture du même texte ?*

N.F. : Si c'est le même texte, alors il n'y a aucune différence, puisqu'il s'agit de toute manière de le réécrire dans une langue différente. Je

suis, à ce sujet, d'accord avec Jean-René Ladmiral pour dire qu'une traduction véritablement fidèle c'est une traduction entièrement reformulée. La question devient un peu plus subtile lorsque le traducteur a l'impression que l'auteur s'est mal exprimé, ou a mal présenté ses idées. Il peut alors être tentant d'y substituer les siennes. Tout cela suppose donc un gros travail de vérification, si possible avec l'auteur, pour ne pas faire dire à celui-ci autre chose que ce qu'il avait effectivement l'intention de dire, sans vraiment y parvenir. Au final, il n'est pas rare que le texte d'arrivée rétroagisse sur le texte de départ et donc améliore aussi celui-ci. Au lieu d'une logique de la déperdition, ou de l'entropie, la traduction pragmatique se place ainsi plutôt dans une perspective de progression vers une communication plus efficace.

M.C. : *Mais la différence entre « traduction stricte » et « édition » ?*

N.F. : J'ai eu l'occasion, au cours de ma vie professionnelle, de travailler en tandem avec des journalistes. Le traducteur était censé produire un texte fidèle au sens, et le journaliste qui intervenait en aval devait éditer l'ensemble, de manière à le rendre lisible en fonction d'un public visé. Cette distinction me mettait assez mal à l'aise, car pour moi le travail de traducteur englobe les deux : plus qu'une opération linguistique, c'est un travail de communication. Dans le domaine pragmatique, en tout cas. Ce qui permet au passage de le facturer plus cher, car n'oublions pas qu'il y a derrière tout cela des enjeux économiques. La question, finalement, est de savoir si nous devons être considérés comme de simples exécutants ou s'il faut promouvoir une vision un peu plus responsable de la traduction et des traducteurs... Ce qu'un traducteur, en revanche, ne peut pas se permettre, c'est d'ajouter ou de retrancher des éléments de sens dans le texte, alors que ce dernier aspect ne gênera aucunement un secrétaire de rédaction, ou un « éditeur ».

M.C. : *Le texte de départ pour un traducteur pragmatique n'est pas sacré, mais respecter au plus près les nuances de gradation, exprimant la quantité ou la qualité, est essentiel. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi ?*

N.F. : C'est essentiel, parce que la traduction, ce sont essentiellement des questions de détail. On n'a pas forcément besoin d'un traducteur humain pour comprendre le sens général d'un texte : la traduction automatique le fait déjà étonnamment bien. Mais elle n'est pas subtile... Il y a donc, dans la profession, une obsession justifiée pour les questions les plus microscopiques. Toute la difficulté est ensuite de passer de cette vision d'insecte à une appréhension plus générale. Et c'est ici que la vision terminologique, qui permet de mettre les connaissances disparates

en réseau, est essentielle. C'est un des points que je m'efforce d'explicitier dans *Les Noces de l'analogique et du numérique*.

M.C. : *Vous soulignez, à maintes reprises, le contact du traducteur pragmatique avec le concret, avec le monde réel, comme variable de contrôle. Quel serait le rapport entre le concret et l'« imaginaire technique » que vous trouvez également important ?*

N.F. : L'imaginaire technique a ceci d'intéressant qu'il produit des réalisations concrètes : les objets techniques, et d'une manière générale les objets du réel. Il y a donc une actualisation tangible de principes abstraits. C'est la même chose en traduction, lorsqu'on essaye de réconcilier théorie et pratique : la prise de conscience des enjeux doit au final permettre de mieux traduire. Tout cela obéit à une esthétique bien particulière, qui est aussi celle de la traduction pragmatique. C'est en cela que notre visée est moderne, même si certains des paramètres auxquels nous obéissons sont baroques.

M.C. : *Vous voyez dans l'architecture, un peu sous l'inspiration et l'admiration pour Le Corbusier, les « noces du machinisme et de l'esthétique ». Est-ce l'architecture qui vous a inspiré la métaphore de la traduction pragmatique et, par la suite, le titre de votre livre Les noces de l'analogique et du numérique ? Et l'épithète « efficace » que vous attribuez à la traduction pragmatique est-elle aussi de la même inspiration « corbusièresque » ?*

N.F. : Chez Le Corbusier, c'est avant tout le théoricien et le constructeur, qui ne disent pas toujours la même chose, au demeurant, et pas tellement le personnage, qui n'était pas très sympathique, qui me semble intéressant. Sans vouloir tracer des parallèles hasardeux, il faut observer que les architectes du début du XX<sup>e</sup> siècle se sont posé des questions relativement proches de celles des traducteurs et traductologues aujourd'hui : comment faire face à la massification de la société, par exemple. Chez les architectes, la solution s'est trouvée dans le recours à la préfabrication et au béton. Chez les traducteurs, c'est la traduction assistée par ordinateur et, de plus en plus la traduction automatique hybride, et son corollaire la post-édition. Il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de faire cohabiter, si possible harmonieusement, la grande quantité et les préoccupations humaines, et on peut même dire humanistes. Les réponses ne sont donc pas les mêmes, mais les analogies sont fécondes. Quant à l'adjectif « efficace », je ne suis pas certain qu'il joue un rôle majeur chez Le Corbusier. Celui-ci parle néanmoins de « machine à habiter ». Mais les architectes, eux, emploient régulièrement cette épithète : il s'agit de dessiner et de concevoir des bâtiments qui « fonctionnent ». Nous aussi, nous

souhaitons produire des traductions qui fonctionnent, c'est-à-dire qui remplissent la mission (d'autres diraient la fonction) qu'on leur a assignée.

M.C. : *En revenant à votre livre, il est très stimulant, complexe, original, d'une grande fraîcheur ; il se veut une « vision globale et contemporaine » de la profession de traducteur « pragmatique », complètement différente de celle de traducteur « littéraire ». Quelles sont pour les lecteurs qui n'ont pas encore lu les Noces, les qualités du traducteur pragmatique ? Et celles du traductologue pragmatique ?*

N.F. : Celles du traductologue pragmatique sont simples : apporter des réflexions qui soient utiles à la profession. Ce qui suppose, effectivement, de se détacher d'une réflexion séculaire qui s'est construite à partir des textes sacrés, avant de se transposer aux grandes œuvres de la littérature. Cela fait, il faut être conscient des enjeux, du caractère culturel plus que linguistique de ce que produit le traducteur, il faut avoir une bonne prise sur les réalités contemporaines du métier de traducteur, et à ce titre, connaître les outils, ainsi que leurs limitations. Et déjà, nous ne parlons plus de traductologie, mais de traduction : la première doit déboucher sur la seconde. En ce sens, la professionnalisation n'est pas l'opposé de la recherche. C'est même tout le contraire.

M.C. : *Et la dernière question porte, inévitablement, sur vos projets en cours, à venir, individuels ou collaboratifs. À quoi travaillez-vous à présent ? Qu'est-ce que vous préparez/projetez pour les années suivantes ?*

N.F. : Les projets ne manquent pas : il nous faut tout d'abord avancer sur la septième édition de la *traductologie de plein champ*, toujours avec Lance Hewson et Christian Balliu, ainsi que sur une troisième édition de *Tralogy*, qui réunit les *biotraducteurs* et les spécialistes du traitement automatique du langage. Sur le plan associatif, nous sommes en train de réaliser un portail des thèses françaises et francophones en traductologie, afin de rendre ces travaux un peu plus visibles, pour le monde extérieur mais aussi pour la profession tout court. Et sur un plan plus individuel, ma recherche s'oriente de plus en plus vers les aspects sociologiques et psychologiques de la traduction : quels sont les facteurs, en général non linguistiques, qui font que l'on arrive à telle ou telle solution de traduction plutôt qu'à telle ou tel autre, et en quoi cela participe-t-il d'une identité collective ? C'est un courant qui commence à se structurer depuis quelques années, qui suscite un grand intérêt chez les professionnels, et qui, je le crois, présente donc une certaine utilité. Accessoirement, ce n'est pas un sujet désagréable à traiter.

M.C. : *Je vous remercie pour vos réponses.*

N.F. : C'est moi qui vous remercie chaleureusement pour cet entretien.

**Note** : Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception, critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.